



HAL
open science

Éthique et agri-cultures : vers une science morale ?

Sylvie Pouteau

► **To cite this version:**

Sylvie Pouteau. Éthique et agri-cultures : vers une science morale ?. Pour, revue du Groupe Ruralités, Éducation et Politiques, 2003, 178, pp.159-164. hal-04198543

HAL Id: hal-04198543

<https://hal.inrae.fr/hal-04198543>

Submitted on 7 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éthique et agri-cultures : vers une science morale ?

Sylvie POUTEAU

Biologiste, chercheur à l'Inra de Versailles, Membre du groupe Ethos de l'Inra

Revue POUR, juin 2003, 178, 159-164

On ne s'étonne plus guère aujourd'hui de la concentration des zones agricoles les plus productives au Nord alors que le Sud recèle encore des zones de proto-agriculture ou même de chasse-cueillette dans une agriculture globalement peu intensive. Pourtant, c'est au Sud que revient l'invention de l'agriculture au Néolithique, la révolution la plus marquante de l'histoire de l'humanité. Or, l'avènement de l'agriculture au Nord se révèle inséparable du développement de la rationalité scientifique. Au Sud par contre, les savoirs traditionnels intuitifs et imagés sont encore très vivants. En s'imposant contre toute autre forme de savoir, la dynamique conquérante de la rationalité occidentale a fait du premier monde un tiers monde, inventant ainsi le sous-développement et la pauvreté. Mais cette exclusion n'est pas seulement géographique, elle reflète en fait le rejet de tout un pan de nos facultés humaines, qui sont perceptives, appréciatives ou intuitives. Ce « sous-monde » exclu – reflet du premier –, c'est le sujet congédié par la science dans un « sur-monde » d'objets. Aujourd'hui, le bilan fait apparaître non seulement des nuisances environnementales diverses et des déséquilibres socio-économiques et géopolitiques alarmants, mais aussi et surtout une crise d'identité et de valeurs, que révèle une demande sociale croissante de délibération publique et de réflexion éthique. Une crise qui pourrait bien sonner l'heure d'un retour du sujet en science.

La technique entre science et éthique

Pourquoi la science devient-elle aujourd'hui un motif de questionnement éthique ? Au sens classique, éthique, science et art s'adressent respectivement aux trois idéaux de l'Antiquité : le Bien, le Vrai et le Beau. La visée de ces idéaux s'exprime chacune par une faculté fondamentale : la volonté ou réalisation dans l'action, la pensée ou description des phénomènes et des lois, et la perception ou ressentir. Or, cette expression est aujourd'hui fortement affaiblie ou perturbée. L'éthique est ainsi ramenée à une dimension esthétique, voire descriptive, qui s'exprime par de bonnes intentions finalement peu opérantes. La science empirique au contraire est envahie par la dimension opératoire qui valorise le registre fonctionnel au détriment de l'expression conceptuelle. Quant à l'art, même si diverses tendances existent, il relève surtout, à l'époque moderne, de l'intellectualisme. Dans cette confusion des genres, l'articulation entre éthique, science et art ne peut plus se faire et c'est finalement la science qui impose son hégémonie dans le domaine de l'action.

Bien que longtemps associée aux arts, la technologie est devenue aujourd'hui un attribut majeur de la science, reflétant et renforçant ainsi les dimensions empirique et opératoire de celle-ci. Or, selon la culture actuelle de l'objectivité scientifique, un fait est un fait et le champ technique un espace amoral et neutre. De fait, la communauté scientifique est le plus souvent réticente à inscrire le questionnement éthique au sein de ses pratiques et de son activité. Mais qu'en est-il vraiment de la technologie et des techniques ? En tant que produits de la science, les techniques sont d'abord des concepts incorporés dans des instruments, que Bachelard qualifie de « théories matérialisées », également dans des réactifs, des substances purifiées, des animaux et des plantes modèles, etc.¹ : par exemple, une balance est la matérialisation du concept de poids. Les techniques ont aussi un rôle de plus en plus central dans la construction même de la connaissance scientifique. La réalité complexe des phénomènes est ainsi appréhendée à travers un filtre de concepts préformés. Ce faisant, les concepts incorporés dans les instruments ne sont plus perçus comme subjectifs (émanant d'un sujet) et sont au contraire regardés comme des substituts objectifs à l'observation scientifique. Paradoxalement, l'objectivité devient donc ce qui existe non plus indépendamment de l'esprit (sens littéral), mais indépendamment d'une perception sensible.

L'objectivation procède de ce fait en substituant à la réalité de l'expérience commune une autre réalité, une réalité réduite à des modèles simplifiés et construite sur des théories matérialisées, mais surtout une réalité devenue aveugle à sa propre dimension normative puisque le sujet perceptif et agissant en a été exclu. Ainsi, pour mesurer un poids, la balance sera indéniablement un moyen objectif. Il n'en reste pas moins que ce qui confère une valeur normative au poids pour la description d'un objet, c'est le sujet. Enfin, la technique étant dirigée vers une fonction et donc vers un bien, elle est avant tout un objet moral qui relève en fait du champ éthique. Il n'est donc pas étonnant que le domaine des biotechnologies qui visent à incorporer une fonction et un bien à l'intérieur même de processus ou d'organismes vivants – et finalement de l'être humain –, soit le plus fertile en questionnement éthique à notre époque.

Le verrouillage technologique

En se méprenant sur la nature de la technique et en ignorant son contenu subjectif de valeur, de concept et de décision, incorporé implicitement dès son origine, notre société confine le questionnement éthique au niveau des conséquences technologiques. Les décisions étant prises en amont, établies sur l'illusion d'une immunité morale de la science, la question des arrière-plans et des principes éthiques est donc évacuée². De sorte que le seul jugement admis concerne les utilisations de la technique mais non la technique elle-même, c'est-à-dire son contenu de valeurs et de concepts.

¹ M. Callon, P. Lascoumes, et Y. Barthe, *Agir dans un monde incertain : essai sur la démocratie technique*, éd. Le Seuil, 2001.

² S. Pouteau, « Pas d'éthique sans débat public », *POUR* 176, 2002, p. 146-150.

Cette opacité s'accroît avec la complexité de la technologie. Plus le nombre d'instruments et de techniques en jeu est élevé, plus le nombre de concepts et de choix de valeurs est important et moins ces choix sont visibles ou même réversibles. Les choix validés en amont servent d'appui aux suivants dans un échafaudage qui ne supporte plus le moindre ébranlement de la base sans risquer un effondrement total. C'est le principe du verrouillage technologique. Le coût d'une remise en cause devient de plus en plus élevé et de moins en moins concevable, justifiant une marche forcée en avant, quel que soit le prix des nuisances qu'elle engendre par ailleurs³.

Ce verrouillage est devenu le pivot de l'excellence scientifique, supposée dépendre du développement technologique. C'est ainsi que la science, ou plutôt la technoscience, évolue peu à peu vers l'ingénierie du « haut débit », c'est-à-dire une activité qui ne repose plus seulement sur des technologies de plus en plus sophistiquées, mais aussi sur leur concentration et leur automatisation. Dans le domaine des biotechnologies, on assiste ainsi à l'essor des méthodes de profilage « omique », telles que génomique, transcriptomique, protéomique, et métabolomique, qui visent en particulier l'inventaire systématique de tous les composants chimiques - gènes et autres séquences d'ADN, produits transcrits des gènes, protéines, et autres substances du métabolisme dit « secondaire » - ainsi que l'interprétation de leurs activités et interactions multiples. La quantité et la complexité des données produites est telle qu'il devient incontournable de recourir à des automates d'analyse et à un traitement statistique et bio-informatique performant. Le coût et l'ampleur de telles approches imposent une concentration des équipements, des ressources humaines et des financements de recherche, fortement encouragée par les pouvoirs publics et les Programmes cadres de l'Union européenne. Dans cette globalisation uniformisatrice, il va de soi que le chercheur isolé n'a plus sa place et que la créativité conceptuelle cède le pas à l'emprise opératoire de nouvelles technologies toujours plus exigeantes.

Essor de la rationalité et déclin du sujet moral

L'histoire de la connaissance ne se réduit pas à une simple progression linéaire vers des savoirs toujours plus nombreux. Elle procède aussi par mutations successives des représentations du monde donnant accès à des registres de savoirs différents. L'invention de l'agriculture au Néolithique fut ainsi précédée par un changement culturel majeur, révélé par l'apparition des premières représentations religieuses, appelé la Révolution des Symboles⁴. Le symbole étant le premier signe d'une différenciation entre sujet et objet, cette mutation peut être interprétée comme l'invention de la pensée abstraite moderne⁵. Le destin de l'agri-culture, fille de la culture, semble donc lié dès l'origine au développement de la

³ B. Davies, C. Richards et C. L. Spash, « The socio-economic implications of biotechnology in agriculture : exploring the issues », in *Genetic engineering and the intrinsic value and integrity of animals and plants*, éd. D. Heaf et J. Wirz, Ifgene, 2002, p.62-75, <http://www.anth.org/ifgene/2002.htm>.

⁴ J. Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture - La Révolution des Symboles au Néolithique*, éd. CNRS, 1997.

⁵ T. Watkins, *The Neolithic revolution in Southwest Asia*, éd. Routledge, 2000.

rationalité moderne. Mais la relation entre sujet et objet n'est vraiment rompue que lorsque le symbole ou l'idée cesse d'être perçu comme une réalité en soi (réalisme) et ne présente plus qu'une dimension linguistique (nominalisme) ou conceptuelle (conceptualisme), c'est-à-dire une réalité non plus révélée mais conférée par la pensée humaine.

Le nominalisme qui émerge au Moyen Âge franchira ce pas décisif en s'opposant au réalisme, jusqu'alors intégré à l'expérience commune, sur la nature des universaux ou catégories générales, par exemple l'animal, la plante ou l'homme. Le développement de la spatialité abstraite au Quattrocento viendra ensuite propager cette mutation avec l'émergence de la perspective linéaire, l'essor de la géométrisation et de la quantification, le début de la société marchande et l'aube de la mondialisation avec la conquête de nouveaux territoires⁶. Tous les fondements de la pensée scientifique moderne qui entérinent le clivage entre sujet et objet sont alors en place : la progression de la connaissance par tâtonnements successifs niant toute forme de révélation cognitive (empirisme expérimental), la réduction du tout à un ensemble de pièces détachées (réductionnisme mécaniste), la reconnaissance des seules propriétés physiques (matérialisme) et la domination du quantifiable sur la qualifiable.

Depuis la Renaissance, le déclin des symboles et du réalisme s'est traduit par la soumission ou l'extinction des cultures « primitives » au Sud, la disqualification des savoirs traditionnels et l'exclusion des perceptions intuitive et esthétique dans l'approche cognitive au Nord. Or, le rejet de la subjectivité conduit progressivement à la marginalisation du sujet, des organismes vivants aux êtres humains, et à leur réduction à des objets. Bien que les êtres vivants aient été conçus comme des machines sophistiquées depuis Descartes, leur instrumentalisation systématique n'est devenu un objectif officiel et délibéré qu'avec le développement des biotechnologies, un objectif aujourd'hui largement encouragé par les pouvoirs publics et le système économique. Toute valeur intrinsèque (en soi) se trouve ainsi convertie en valeur fonctionnelle, instrumentale et marchande (conférée). C'est l'annonce d'un effondrement définitif de toute éthique de principe fondée sur les causes et les considérations intrinsèques (dignité, intégrité, valeur inhérente) pour laisser place au seul règne d'une éthique des conséquences⁷. Dans un univers post-réaliste, les principes et notions déontologiques se vident de contenu, la valeur intrinsèque se désintègre en pièces détachées et le monde vivant devient une marchandise.

La subjectivité comme objectivité

Dans ce contexte, combien de temps une notion inclusive telle que la dignité de l'être humain pourra-t-elle résister à l'érosion instrumentale et marchande avant de n'être plus qu'un mot vidé de son contenu ? L'essor de l'agriculture est-il inséparable d'une marche

⁶ P. Thuillier, « Espace et perspective au Quattrocento », *La Recherche* 160, 1984, p.1384-1398.

⁷ Ifgene, *The Intrinsic Value and Integrity of Plants in the Context of Genetic Engineering*, éd. D. Heaf et J. Wirz, 2001, <http://www.anth.org/ifgene/papersMay2001.htm>.

Ifgene, *Genetic engineering and the intrinsic value and integrity of animals and plants*, éd. D. Heaf et J. Wirz, 2002, <http://www.anth.org/ifgene/2002.htm>.

forcée vers un monde constitué seulement d'objets ? C'est ici que le sujet congédié par la science effectue un retour : on le croyait réduit au silence par l'objectivation scientifique et voici qu'il refait surface par le questionnement éthique. Mais comités d'éthique et procédures de démocratie participative ne sauraient suffire. Au-delà des conséquences introduites par la culture, qu'il s'agisse d'agriculture ou de science, il est aujourd'hui nécessaire de remonter à leur cause : les fondements de la pensée humaine. En effet, la défense des valeurs ne saurait être effective en l'absence d'une clarification des arrières-plans cognitifs et épistémologiques prégnants dans la société.

La concentration et l'uniformisation induites aujourd'hui par la technoscience constituent une menace culturelle pour l'autonomie scientifique et le développement d'alternatives basées sur des considérations intrinsèques telles que la qualité et l'intégrité. Si l'objectivation scientifique actuelle aboutit à un savoir instrumental réifiant, c'est parce qu'il a exclu le sujet qui est le seul porteur des valeurs et des principes fondamentaux. Le retour du sujet en science ne pourra donc se faire sans un changement radical de la démarche d'objectivation de la science. C'est le défi d'une science morale qui se pose et qui ne pourra être relevé qu'en ré-habilitant la dimension cognitive de la perception et de l'esthétique et en inaugurant une nouvelle forme de réalisme : celle de la subjectivité comme objectivité, énoncée par les tenants de la phénoménologie dès le début du XX^e siècle⁸. Réalisme contre « réisme » ? L'ensemble de la société étant profondément imprégnée de culture post-réaliste, l'enjeu pourrait n'être rien moins qu'une nouvelle mutation culturelle de l'ampleur de la Révolution des Symboles ou de la mutation post-réaliste de la Renaissance.

⁸ P. Huneman et E. Kulich, *Introduction à la phénoménologie*, éd. Armand Colin, 1997.